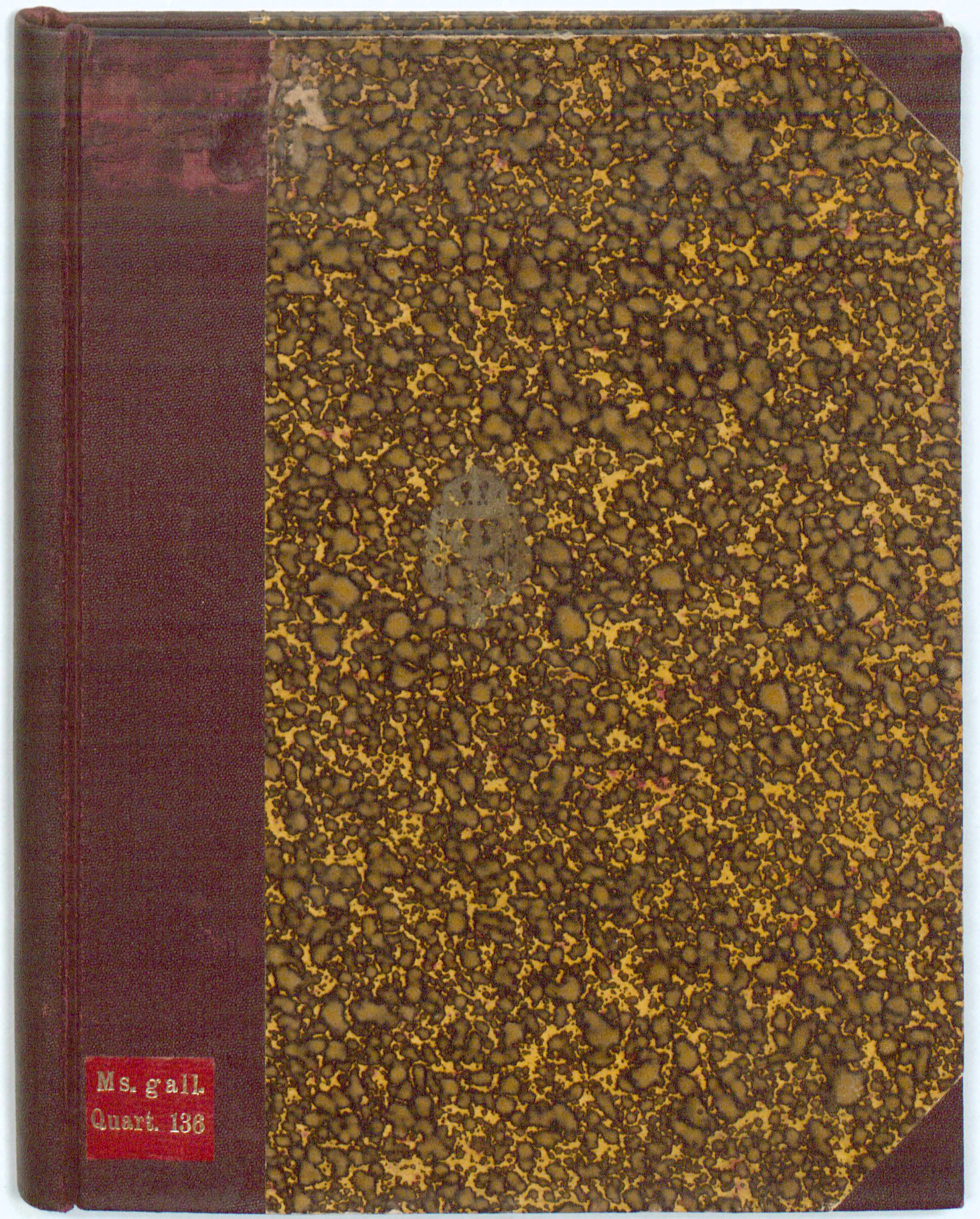
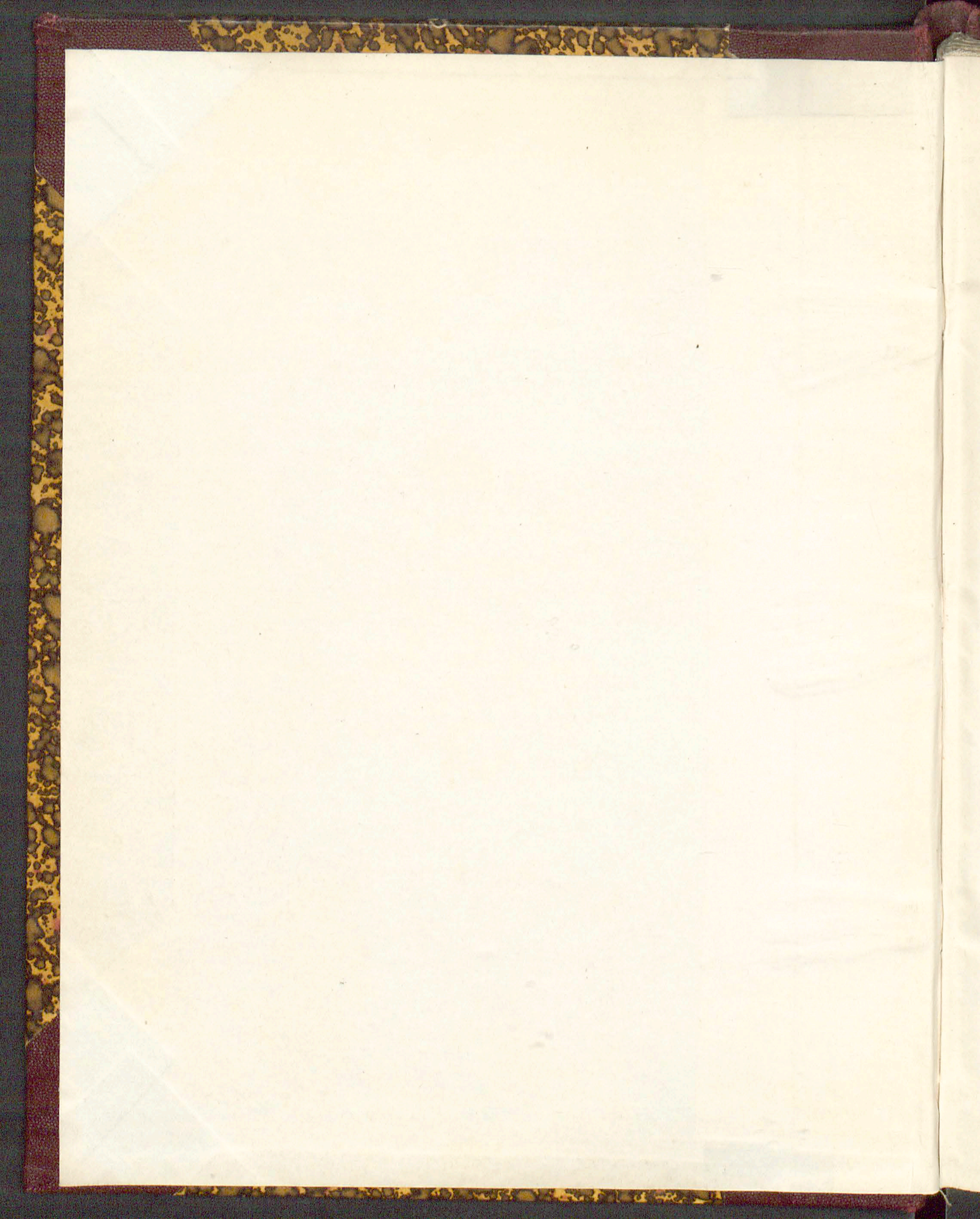
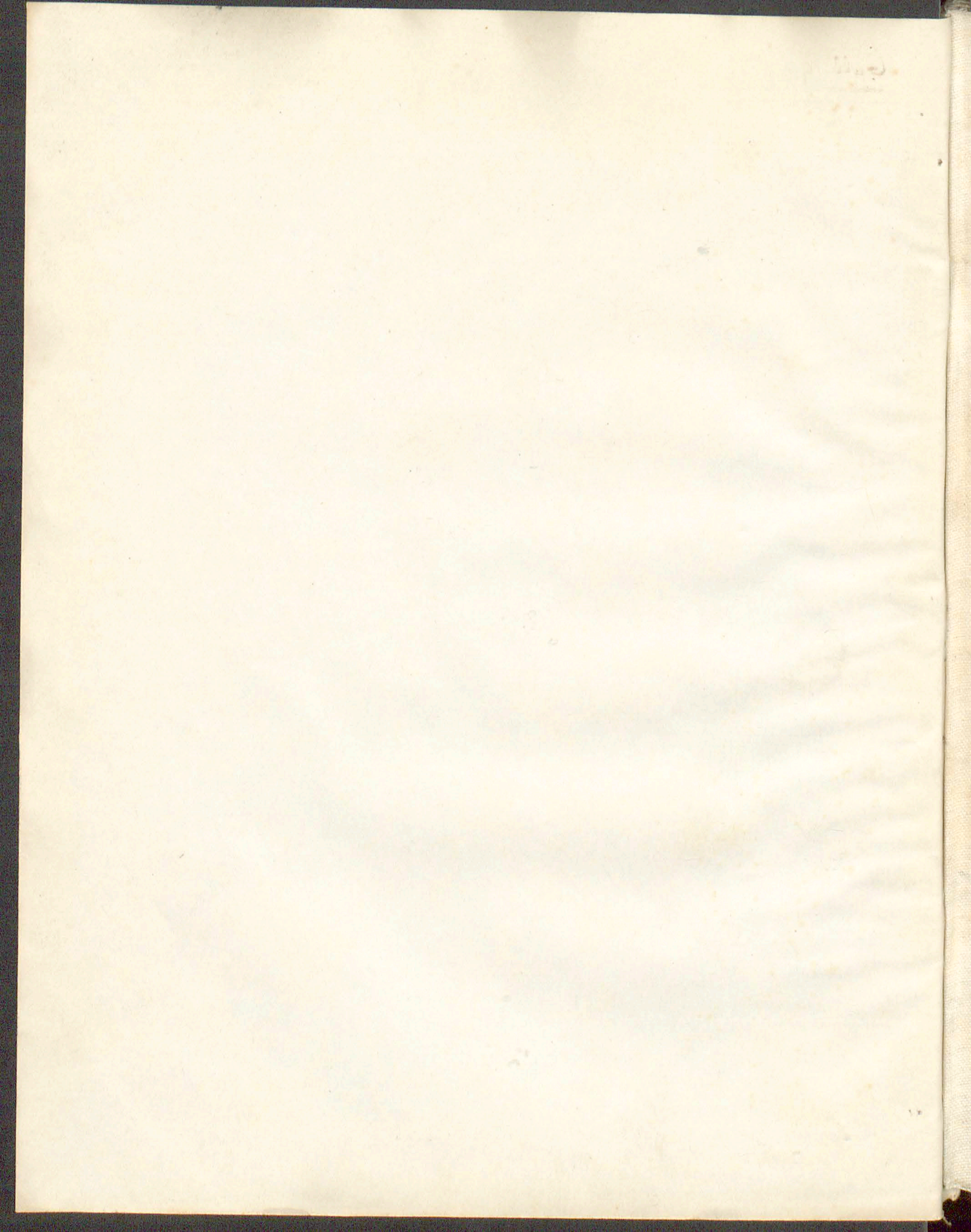


Ms. gall.
Quart. 136



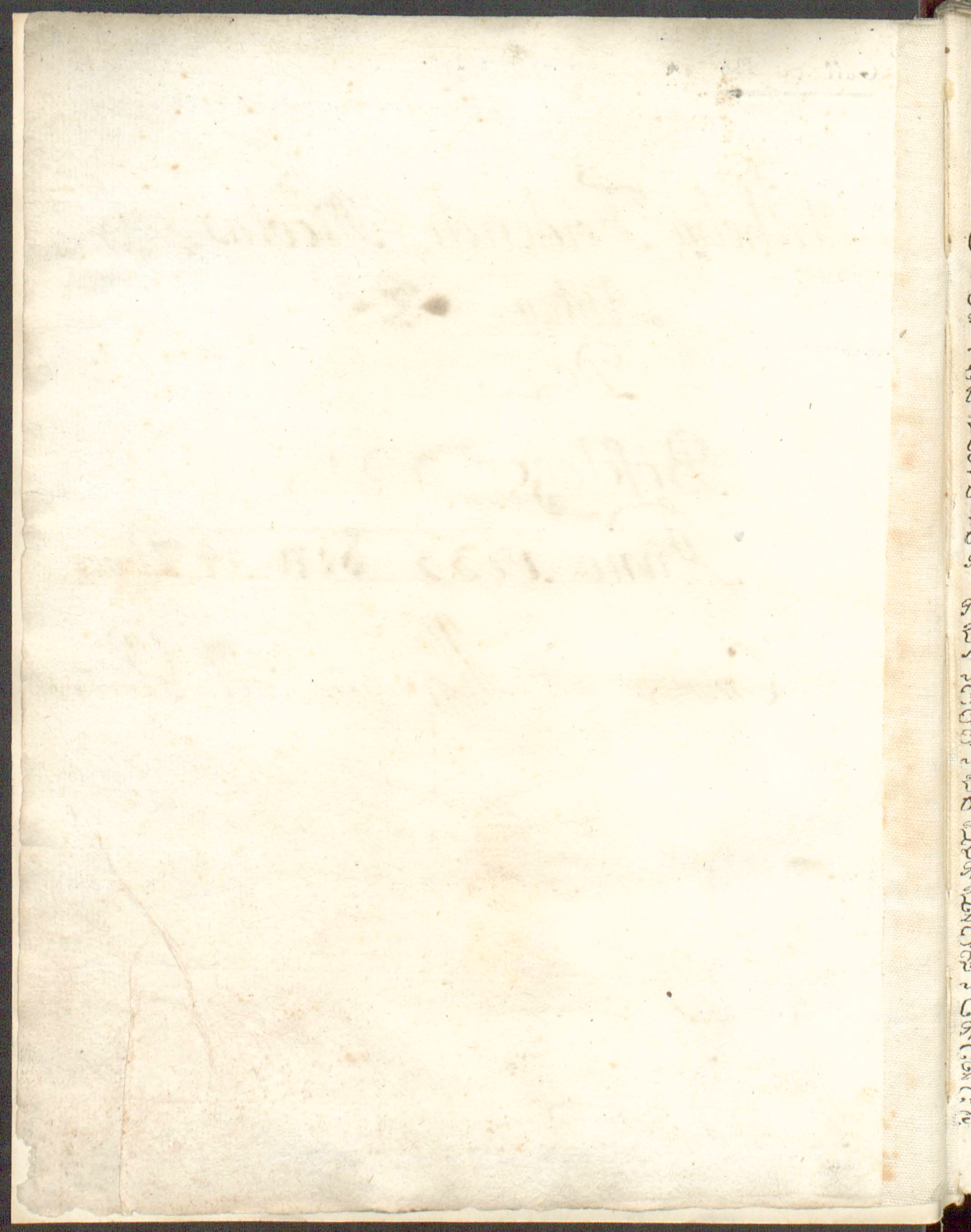


Wilhelm, Friderich, Nicolas, Anton. De Böselager.

Anno 1733 den 14. 7bris.

Omnia ad Majorem Dei Gloriam.





Contre la Guerre.

Nulla salus Bello, Pacem te poscimus Omnes.
Virg: Æn. Lib: 9.

Daphnis.

Entre les plus grands maux qui regnent ~~sur~~ sur la terre
Clitandre, il n'en est point de plus grand que la Guerre:
Et je dis hardiment, n'en déplaise aux Heros,
Qu'elle renferme en soi toutes sortes de maux.
Mars est un vrai Demon, Bellone une furie,
Et leurs Champs si fameux sont une boucherie,
Un Théatre sanglant, où les cruels Acteurs
L'un sur l'autre acharnés exercent leurs fureurs.
Où le plus grand Poltron tirant à l'avanture,
Du plus brave Guerrier creuse la sepulture.
Où l'esprit de vangeance exerce impunément
L'art de tuer les Gens toujours brutalement.
Où la discorde, enfin, la fureur et la rage
Ne représentent aux yeux qu'horreur et que Carnage.
La belle fiction qu'il y croît des Lauriers!
Pour les tristes Cyprès, ils y sont à milliers;
La parque les cultive et de sang les arrose;
Sa trop cruelle main qui jamais ne repose,
Avec le plomb qui vole et le tranchant acier
En tire incessamment des veines du Guerrier.
A quiconque à Pluton de cent morts fait Offrande,
Est mis au premier rang de l'Heroique bande.
Mais qui sont ces Heros que l'on vante si fort?
Les fiers Exécuteurs des arrêts de la mort.
O! illustre avantage! o! la charmante Gloire!
L'on devroit bien berner les filles de memoire
Qui de ces gens de sang, de ces gens furieux,
Nous font, mal à propos, autant de demi-Dieux.
Leur ame, cependant, de loüange affamée,
De cette fausse Gloire avale la fumée,
Et goute le plaisir que sçait prendre un coeur vain
Qui se voit élever au dessus de l'humain.
Ah! quel Dieu qu'un Cæsar! quel Dieu qu'un Alexandre?
Combien ont-ils réduit de Provinces en cendre?
N'étoient-ils pas plutôt de Démons ~~tous~~ incarnés?
Combien, par eux, de Rois ont été detronés!
De peuples faits captifs, de Villes saccagées!
Combien de Nations tristement égorgées!
Ce sont là les beaux faits de ces grand Conquerans,

Qui mériteroient mieux d'être appellés Tyrans,
Ce sont là ces Heros que tant de monde admire,
Et qui de l'univers aspirant à l'Empire
Massacroient sans pitié femmes, Enfans, Viellards,
O! l'enragé métier, que le métier de Mars!

Clitandre.

Daphnis, j'en puis parler par mon expérience,
J'embrassai ce métier au sortir de l'Enfance,
Suivant toujours ce Dieu dans ses Champs pleins d'effroi,
Et semés de ces gens qui n'ont ni foi, ni loi,
Le coeur trop enchanté de la gloire des armes,
Je me suis signalé dans les chaudes allarmes.
Rien ne m'a fait trembler, ni Lignes, ni Remparts +
J'ai mille fois vüi sifler de toutes parts
Le plomb trop diligent qui vient frapper en traitre,
Et tüe également le valet & le Maitre.
Comme un autre j'ai sçû percer les Escadrons,
Poussant également braves et fanfarons;
L'Ennemi m'a pû voir d'un courage intrépide
Passer sur un coursier l'Onde la plus rapide;
Où vraiment animé de la plus noble ardeur,
J'écartois du peril & l'image et la peur.
Mille bouches de feu qui tonnoient sur la Rive
Ne pouvoient ralentir mon ardeur prompte et vive.
Enfin par ma bravoure & par de si beaux faits,
Si je ne suis Heros, nul ne fut jamais.
Aussi la renomée au son de sa trompete
Fit retentir mon nom couché dans la gazete;
Et même dans des vers & Latins & François.
Je me suis enivré de l'encens chimérique
Qu'aux braves comme moi donne la voix publique;
Et m'entendant loüer en tout tems, en tout lieu,
J'ai crû que tout au moins j'etois un demi-Dieu.
Ce fin Galimatias d'une muse sublime
Qui chez les beaux esprits est en si haute estime;
Ces Emphatiques mots enflés d'Illusion
Qui souvent font un Mars d'un malheureux Pion;
Ces vers Majestueux avec leurs Hyperboles,
M'ont trop charmé le coeur de leurs pointes frivoles.
Mais quand j'eus rappelé le secours du bon-sens,
Je vis évanoüir tous ces vains sentimens,
Et songeant de sang froid à mon ardeur Guerriere,
Je condamnai ma main comme une meurtriére.
Car mille et mille fois, d'un coeur trop inhumain,
J'ai trempé dans le sang cette cruelle main.

+ C'est un Gascon qui parle.

Daphnis, qu'ont mérité ces Villes désolées,
Ces Viellards égorgés, ces Femmes violées?
Ah! j'en fremis d'horreur, et j'ai mille remords
D'avoir sur le Cocyte envoyé tant de mords.
Quel fruit ai-je tiré de ce faux avantage?
D'avoir en cent assauts témoigné mon courage?
Un bras estropié, mon Coffre dégarni,
De mes nobles forfaits m'ont justement puni.
Des debtes, des Procés, et mon bien en Régie
Ont payé dignement mon illustre folie.
Adieu donc pour jamais, Adieu braves Guerriers,
Adieu Bellone, Adieu, je te rends tes Lauriers:
Assés de fous, sans moi courront te rendre hommage,
A mes dépens enfin je suis devenu sage.
Ainsi finit Clitandre avec quelque chaleur,
Et l'enjoüé Daphnis en rit de tout son coeur. — — — — — — — —

Portrait de moi même en Raccourci.

Sonnet.

Je suis (sans vous parler de traits de mon Visage)
Assez grand, assez droit, assez jeune, assez fort;
Selon l'occasion, tantôt fou, tantôt sage;
J'ai quelque fois raison, et quelque fois j'ai tort.

Plus par Docilité, que faute de Courage
De tout ce que l'on veut je suis toujours d'accord;
Ennemi des Bigots, et du libertinage,
Je vis sans souhaiter, et sans craindre la mort.

Pour ceux que je cheris j'ai l'Ame trop constante;
Jamais de mes amis je n'ai trompé l'attente,
Ni trahi lâchement des sermens amoureux.

Je soumets mes desirs à tout ordre supreme,
Heureux, ou malheureux on me trouve le même:
Olympe apprenez-moi si je puis faire mieux. — — — — — —

La raison est d'un foible secours contre l'Amour.

Madrigal.

Moi qui ne faisois rien que rire
Des pleurs que versent les Amans,
Faut-il que comme eux je soupire
Accablé de pareilles tourmens?
Moi qu'on a vû d'amour mépriser la puissance
Dois-je me rendre enfin, et faut il qu'un Enfan

Entre dans mon coeur triomphant,
Et le range par force à son obeissance?
Il le faut, je me rens, Amour je n'en puis plus,
Ta violence a trop de charmes,
Et contre les coups de tes armes
La raison vient m'offrir des secours superflus;
Je ne manquerai point d'excuses:
Un si redoutable vainqueur
Pour se rendre maitre d'un coeur
N'a que trop de force, et de ruses;
Et les autres mortels apprendront de mon sort,
Qu'il n'est rien assez fort
Contre l'Amour que la mort.

Epitre
A Mademoiselle De B***
Sur ce qu'Elle m'avoit demandé la Definition d'un bon coeur.

Climene, un bon Coeur est aujourd'hui bien rare,
Quiconque en possede un, mérite des Autels:
C'est un Tresor sans prix, dont la nature avare
N'enrichit que peu de Mortels.
Le monde est corrompu, l'on n'y voit que Bassesse,
L'on n'y voit qu'Infidelité;
L'on craint tout d'un Ami; même d'une Maitresse
Il n'est point de Sincérité.
La bonne foi n'est plus que foiblesse ou Bétise,
L'interrêt a rendu la Trahison permise:
L'Honnéte Homme, ou l'Homme de Bien,
Se fait une vertu facile,
Il ne separe plus l'honnéte de l'utile,
Et quand l'Interêt parle, il n'ecoute plus rien:
Si son Crime produit une heureuse Abondance,
Il n'y trouve rien d'odieux,
Où s'il peut voir encor l'horreur de son Offence,
Le profit qu'il en tire est ce qu'il voit le mieux.
Qui ne relache rien de sa Délicatesse,
Dans tout ce qu'il projéte avance ~~fl~~ foiblement;
On n'aquiert pas les biens à force de Sagesse;
Qui veut les mériter, les obtient rarement.
Chacun n'a pour object qu'une sale Avarice;
Si votre Ami vous sert, il vous vend son Service,
Ce n'est plus la vertu qui regne dans les Coeurs

L'Usage en est perdu, le Siècle l'a bannie,
La Charité n'est plus une bonté de Moeurs,
Et pour nuire au Prochain chacun le Calomnie.
Enfin, de son Devoir on croit s'être acquité,
En montrant au dehors un air de Probité.
Le Bon Coeur, au contraire, est droit, franc, et sincère;
Toujours tendre pour ses Amis;
Malgré ce que lui dicte un point-d'honneur sévère,
Il pardonne à ses Ennemis.
Un sordide Interêt ne fut jamais son vice,
Jamais un sot Orgüeil n'eut de pouvoir sur lui;
Il aime l'Equité, rend à chacun justice,
Sans vouloir ravaler le Mérite d'autrui.
Par mille beaux endroits il se rend estimable;
Il est Civil, Affable, Honnête, Officieux;
Sans affectation, Complaisant, Sociable,
A servir tout le Monde, Ardent, Ingénieux.
Envers les Malheureux sa bonté sans égale
Suivant l'ordre du Ciel, sans chercher des Témoins,
Leur donne largement d'une main libérale,
De quoi les soulager dans leurs pressant besoin.
D'une noire action il n'est jamais Complice,
Jamais d'aucun Remords en secret combatu;
Bref, Ennemi juré des Méchans et du Vice,
Il met toute sa gloire à suivre la Vertu.
De ces Coeurs bienfaisans la Nature est avare,
Je n'en connois que trois dans ce vaste univers,
Vous, Ariste, et Daphnis, Ami parfait et rare,
Dont je veux vous citer un beau trait dans ces Vers.
Daphnis prêt à partir pour les sombres Demeures,
Vouloit pour ses Amis vivre encor quelques heures,
Et s'adresse à l'instant aux inflexibles Soeurs,
Dont malgré l'ordre irrévocable,
Qui rend leur coups inévitable,
Par sa Bonté charmante il sçait fléchir les Coeurs.
Pour profiter du tems que lui laissent les Parques,
Entre ceux qu'il cherit il partage ses biens;
Et par ces éclatentes marques,
D'une Amitié sincère il serre les liens.
A peine a-t-il suivi dans son heure dernière
Les nobles mouvemens de son Coeur Généreux,

Qu'il ferme pour jamais les yeux à la Lumiére,
Et croit avoir fourni la plus longue Carriére,
Puis qu'il laisse en mourant ses chers Amis heureux.

L'Amour donne de l'Esprit aux plus Sots.

* Il le faut avoüer, l'Amour est un grand Maitre,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,
Et souvent de nos moeurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment,
De la nature en nous il force les Obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des Miracles;
D'un avare à l'instant il fait un liberal,
Un vaillant d'un Poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout, l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

* Moliere.

Accidens qui accompagnent un amour violent.

* Heureux! qui prés de toi pour toi seule soûpire,
Qui joüit du plaisir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui soûrire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'egaler?

Je sens de veine en veine une subtile flâme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois,
Et dans les doux transports où s'egare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vüë.
Je n'entens plus: je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdüë,
Un frisson me saisit, je tremble je me meurs. * Mr Despreaux

* A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sçai quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance;

* Moliere.

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens:
Je ne sçai ce que c'est, mais je sçais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer;
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même,
Et je dirois que je vous aimes
Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer. — — — — — — —

Sur le triste état de ma Vie.

Sonnet.

Quel Demon favorable, ennuyé de ma Peine
Rompra les durs liens dont je me sens pressé,
Par quel vent reviendrai--je au Port que j'ai laissé,
Suivant trop follement une Esperance vaine.

Le sort pour assouvir son implacable Haine,
De troubler mon repos ne s'est jamais lassé;
Et d'un Esclave aux fers la plus pesante chaine
N'est rien au prix des maux que m'a fait le Passé.

Le Present, belle Iris, m'est encor plus rude;
Tristesse, ennuy, chagrin, douleur, inquietude
Pour déchirer mon coeur semblent se réünir.

Entrez bien, s'il se peut, dans toute ma misére,
Et croyez, chere Iris, que vôtre humeur sévére
Me menace en secret d'un funeste avenir. — — — — — — —

Sur un accident qui rendit Iris
tout d'un coup fort malade.

Iris, ce Chef d'Oeuvre des Cieux,
Est au lit toute languissante;
Justes et pitoyables Dieux!
Quel crime a donc commis cette aimable Innocente,
Que d'avoir, par l'effet d'une beauté charmante,
Sçû prendre mon coeur par mes yeux?

Voulez vous la punir de son indifference,
Et des cruels tourmens qu'elle m'a fait souffrir?
Faire qu'elle se rende à ma persévérance,
Mais ne la faites pas mourir.
Oü, si pour expier son crime,
Vous demandez une Victime
Que ce soit, O Grands Dieux! l'infortuné Tirsis.
Il se croiroit digne d'envie,
S'il pouvoit aux prix de sa Vie
Sauver la Vie à son Iris. — — — — — — — — — — —

Epitre à la même.

Sur ce qu'aprés m'avoir avoüé qu'elle m'aimoit, et aprés avoir vecu ensemble pendant plus de six mois dans une parfaite intelligence, Elle s'avisa tout d'un coup de vouloir rompre avec moi sans aucun sujet, et refusa plusieurs fois de me voir, et de m'entendre.

Faut-il qu'un vain scrupule, une pure Chimére,
Vous rendant, chere Iris, à mes voeux si contraire,
Détruise tout d'un coup dans mon coeur enflammé
Ce sensible plaisir d'aimer et d'être aimé?
Quoi! vous trouvez mauvais, Cruelle, Inexorable,
Que prêt à succomber au malheur qui m'accable;
Avec empressement je tâche d'obtenir
La douce liberté de vous entretenir!
Je la demende encore; et quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré moi prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon coeur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.
Vous connoissez l'amour dont mon ame est éprise,
Son excez ne doit point vous causer de surprise;
Et vous ne direz rien que mon coeur interdit
Pour vous-même, avant vous, ne se soit déja dit.
Tant d'ardeur méritoit que votre ame inflexible
A mes justes desirs se rendit plus sensible,
Au lieu de condamner un malheureux Amant
A souffrir, sans parler, sa peine et son tourment.
Cette rigueur n'a pû diminuer ma flame,

our vous voir sans pitié, je n'ai point changé d'Ame;
'ai souffert, j'ai langui, d'amour tout consumé
ruelle! et tout cela dans l'espoir d'être aimé.
nfin j'en viens à bout, ma Constance vous touche,
here Iris, j'en reçois l'Aveu de vôtre bouche;
Mais pour un sort fatal qui me remplit d'horreur,
Aprés ce doux aveu, vous m'ôtez vôtre coeur:
ous voulez, par l'excés d'un trop scrupuleux Zéle,
ue j'arrache du mien un amour si fidéle,
ue la haine succéde à ma tendre amitié:
elas! c'est donc ainsi que je vous fais pitié!
e vous l'avoüe, Iris, mon desespoir redouble,
e ne puis regarder ce changement sans trouble,
uelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
'étoit toujours beaucoup de les voir differer.
Mais de ce foible espoir vôtre rigueur me prive,
ar elle, de ma mort l'instant fatal arrive,
uis qu'un simple entretien si long-tems attendu,
our me desesperer m'est enfin défendu.
D'un malheur sans pareil vous accablez ma flamme,
ous me percez le coeur, et vous m'arrachez l'ame;
eut-être aurai-je encore le tourment sans égal
e voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un Rival.
Helas! lors que ce coeur si tendre, si fidéle
ous offroit avec joye une amour éternelle,
ue ne me disiez-vous que déja d'autres feux
ous mettoient hors d'état de répondre à mes voeux:
'aurois vû sans fremir, et j'aurois vû sans peine
ne fatale ardeur dont l'image me géne,
Mais si mon triste coeur à l'amour s'est rendu,
ous en êtes la cause, et vous m'avez perdu;
ous pouvez là-dessus vous repondre vous-même,
ris, vous m'avez dit tant de fois, je vous Aime;
t quand d'un coeur bien né la Gloire est le secours,
'avoir dit un fois, c'est le dire toujours.
N'examinez donc point si vous pouviez sans blâme,
A ce trop juste amour abandonner vôtre ame,
A le justifier je pourrois trouver jour;
Mais il entre souvent du Destin dans l'Amour;
Dût-il nous en couter un rigoureux Martyre,

10 Le Destin l'a voulu, c'est à nous d'y souscrire;
Mais bien loin de vous rendre à cette verité,
Vous cessez de m'aimer sans l'avoir merité:
Ce changement est grand, il est illegitime,
Du moins, Cruelle Iris, apprenez-moi mon crime,
Et pourquoi vous quittez, par une injuste Loi,
Les tendres sentimens que vous aviez pour moi?
J'ai beau, pour me cacher à l'ennui qui m'accable,
Esperer quelque jour un sort plus favorable;
Me flatter que mes soins, et mon parfait amour
Pourront vous inspirer pour moi quelque retour,
Et que toûjours content de souffrir et me taire
J'aurai peut-être encor le bonheur de vous plaire;
Helas! vôtre fierté vient d'abord m'avertir,
Que vôtre coeur ingrat n'y veut point consentir.
Pour prix de tant de maux dont mon ame abatuë
Sent le terrible coup qui l'accable et la tuë,
Pour la derniere fois accordez à mes voeux,
De vous voir, vous parler, et mourir à vos yeux. — — — — —

Epigramme 1. Sexte nihil debes &c.

Tu dois, dis-tu, Linus, jusques à ta chemise,
Mais ma foi tu te trompes bien,
Etant gueux comme un Rat d'Eglise
Je soutiens que tu ne dois rien. — — — — — — —

Epigramme 2. Quid mihi reddat ager &c.

Toi, qui fais à chacun la guerre,
Tu demandes Damon, comme pour m'insulter,
Combien mon petit coin de terre
Peut tous les ans me rapporter?
J'y trouve tout en abondance,
Les biens, et les plaisirs y croissent à foison,
Puis qu'il sçait en toute saison
Me delivrer de ta presence. — — — — — — — — —

Epigramme 3. Dum non vis leporem &c.

Tout le monde en convient, Lycidas, vôtre table
Abonde en mets exquis, en excellens ragouts,
C'est la verité; mais au Diable

S'il s'en entame aucun chez vous.
Un lievre, sans danger, vient presenter son Rable;
Hors l'aspect, rien n'en est pour nous.
A voir votre main debonnaire
Effleurer un Cochon de lait
Dont nous avions pensé nous bourrer à souhait,
L'on jureroit (soit dit sans vous déplaire)
Que vous craignez de blesser votre frere:
Ce respect scrupuleux pour rien n'est violé
A l'exception des epaules
De votre Cuisinier à grand hate appellé,
Pour être à nos yeux régalé
De vingt où trente coups de gaules:
La pauvre haire a tout gâté,
La viande qu'il sert est encore toute cruë:
Ah! ma foi, Lycidas, si cela continuë
Nous ne gagnerons pas chez vous de crudité. — — — — — — —

Epigramme 4. si temperari. &c.
Quād la Canicule brûlante
Nous fait vivre au milieu des feux,
Et vient désoler ces beaux lieux
Par une chaleur étouffante;
Tircis dans l'état de langueur
Où cet astre malin vous jette
Cherchez-vous contre sa fureur
Une inviolable retraite?
Allez entendre le sermon
De l'incomparable Damon:
Là, dés que vous aurez pris place,
Vous vous sentirez soulagé,
Par son Eloquence à la glace
Il vous aura bien-tôt gelé. — — — — — — — — — —

Epigramme 5. Quod pius, &c.
Cet Elephant si furieux,
Si terrible aux bêtes à cornes
Se tient devant vous dans les bornes
D'un respect humble et sérieux.
Mais ce qui rend, Damis, ses fureurs si traitables,
C'est qu'il voit vôtre auguste front
Muni d'armes plus redoutables
Que les plus fiers Taureaux n'en ont. — — — — — — —

Epigramme 6.

Contre une vielle fille qui se croyoit encore belle.

Urgande à vingt-ans étoit belle,
Et veut passer encor pour telle,
Quoi qu'elle en ait quarante neuf.
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'appelle,
Il faut la contenter, la pauvre Demoiselle;
Le Pont-Neuf dans mille ans s'appellera Pont-Neuf. — — — —

Maxime en Amour.

Il n'est point de plaisirs pour un amant fidele,
Il faut, pour être heureux, pouvoir se dégager;
Quand vous êtes prêt à changer,
A force de faveurs souvent on vous rappelle,
Auprés d'une beauté ménagez vôtre ardeur,
Ne lui laissez point voir toute vôtre tendresse,
Un Amant qui n'est pas le Maitre de son Coeur,
L'est rarement de sa Maitresse. — — — — — — — — —

Maxime Contraire.

Il n'est point de plaisirs pour un Amant volage,
Il n'a jamais le tems de devenir heureux;
Son Coeur bien souvent se dégage
Quand on s'apprête à contenter ses voeux:
N'ayez jamais recours à l'inconstance
Pour vous venger d'une fiere beauté;
On perd plus par l'impatience
Qu'on ne sçauroit gagner par l'infidelité. — — — — — — —

Epigramme 7.

Contre une femme qui logeoit au-dessus de moi, et qui faisoit un bruit épouventable jour et nuit.

Catin loge dessus ma tête,
Et me fait enrager de bruit
D'une furieuse tempête
Qu'elle m'excite jour et nuit.
J'ai raison de trouver étrange
Tout ce qu'elle fait contre moi;
Elle se fache, elle se vange,
Je ne sçaurois dire de quoi.

Un Tintamarre épouventable
Pire que celui d'un Lutin,
Me persuade que le Diable
N'est autre chose que Catin. — — — — — — — — —

Epigramme 8.

A Msr du C*. dont le merite n'est point recompensé.

Il ne faut point que l'on s'etonne
Damon, si dans ces lieux tu ne trouve personne
Qui s'interresse pour ton bien:
De ceci la raison est evidente et claire,
Tu n'es qu'Esprit, et l'on infere
Qu'un Esprit n'a besoin de rien. — — — — — — — —

Epigramme 9.

A Mademoiselle de B***. qui étant une trés belle personne, menoit toujours avec elle un vielle Suivante fort laide.

De grace apprenez moi, Philis, ce que vous faites
De cette Antipode d'amour:
Si le Ciel a rendu vos beautés si parfaites,
Vous faut il un Démon pour les mettre au jour? — — — — —

Epigramme 10.

Contre un petit Colet Parasite et Yvrogne.

Tirsis, lorsque l'Abbé Bourru,
De quelques folles si couru
Entre en colere ou refrogne;
Pour le faire changer soudain,
Et voir épanoüir sa trogne,
Tu n'a qu'a lui montrer du vin.

Mais non, ce seroit grand peché,
Quand ce Parasite est faché,
De lui donner du vin qui le mit en bredoüille:
Plutot, pour amortir le feu se son courroux,
Fais lui presenter (entre nous)
Au lieu de * ce bon jus, du Syrop de grenouille. *

* De l'eau. — — — — — — — — — — —

Plaintes

Des François sur la guerre que leur Roi soûtient pour la Monarchie d'Espagne.

Nos maux ne finiront jamais,
Soit dans la guerre ou dans la paix,
Le Destin de l'Espagne est toujours de nous nuire,
Et les siecles futures auront peine à juger
S'il nous a plus coûté de la vouloir détruire,
Que de vouloir la proteger. — — — — — — — —

Epigramme 22 Qui commence, Non furtum facies &c.

Tu ne feras point de larcins.
Ce précepte s'adresse aux Leveurs de Subsides:
Mais ne commets point d'Homicides.
Celui-ci, cher Cleon, est pour les Medecins. — — — — —

Sonnet
Par Monsieur des Yveteaux.

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Rechercher en tout tems l'honnete volupté,
Contenter ses desirs, conserver sa santé,
Et l'ame de procés et de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir les siens élevez en quelque dignité,
Mais sans besoin d'apui garder sa liberté,
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins, de tableaux, la musique, des vers,
Une table libre et de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa Dame:

Estre estimé du Prince, et le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine, et peu d'enfants sans femme,
Font attendre à Paris la mort tout doucement. — — — —

Rupture.

Stances irregulieres.

Enfin je suis en liberté,
J'ai brisé l'amoureuse chaine
Où je languissois arreté,
Les charmes d'Uranie, et toute sa beauté
Ne sont plus à mes yeux qu'une Chimere vaine:

Sa douceur ni sa cruauté
[Ne] font plus desormais mon plaisir ni ma peine.
Elle n'est plus ma souveraine
Et dedans mon coeur revolté
[Je] ne reconnois plus ni de Roi ni de Reine,
Que moi seul et ma volonté.

L'Amour n'eut jamais de supplice
Pour ceux qui vivent sous ses Loise,
Qu'il ne m'ait durant quelque mois
Fait endurer à son service.
La longue absence, et les Rivaux,
[La] froide jalousie, et ses secrets bourreaux
[M]'ont donné tous les jours mille tourmens nouveaux,
[E]t depuis qu'on se plaint dans l'amoureux empire,
Qu'on y pleure, qu'on y soûpire,
Jamais au fort de mon martyre
Amant ne souffrit tant de maux.

[Ce]pendant le plaisir d'aimer, et d'etre aimé,
M'avoit si puissamment charmé,
Que souvent d'ardeur infinie,
Dont je brûlois pour Uranie,
Me faisoit demander aux Dieux
D'expirer un jour à ses yeux,
Aprés l'avoir long tems servie.
Dans cette sorte de trépas,
Je m'imaginois tant d'appas,
Que mon ame en etoit ravie,
[E]t si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie
J'eusse estimé mon sort si glorieux,
[Qu]e je n'eusse pas crû devoir porter envie
A celui des Rois, ni des Dieux.

[M]ais je suis revenu de cette extravagance,
Et ce n'est plus dans la souffrance,
[D]ans la soûmission, et dans l'obeissance
[Qu]e je mets desormais ma gloire et mon bonheur.
Quand l'amour étoit mon vainqueur,
Quand il regnoit dedans mon coeur
Avec toute la violence,
[Et] qu'il y conservoit cette même puissance
Qu'il eut à sa naissance,
Alors j'avois ces sentimens,
Et je me piquois de constance,
Comme les Heros des Romans.

Aujourd'huy j'ai plus de sagesse,
Je connois quelle est la foiblesse
D'un homme dans l'engagement,
Qui pleure et soûpire sans cesse,
Qui pour une Philis souffre eternellement,
Quelque nouveau tourment;
Qui tantot craint son changement,
Et qu'un plus agreable Amant
N'aille surprendre sa tendresse,
Tantot pour un éloignement
De cinq où six jours seulement,
S'afflige aussi cruellement,
Que s'il devoit certainement
Ne revoir jamais sa Maitresse,
Et qui, soit que le jour finisse ou paroisse,
N'a jamais de repos ny de soulagement.

J'ai languy plusieurs mois dans un etat semblable,
On dit que du Ciel rigoureux
C'est un arrest irrevocable,
Que l'on soit une fois fortement amoureuse,
Et que ny le sot, ny le sage,
Dans la Cour, ny dans le Village,
Ne sçauroient éviter ce destin malheureux:
Mai j'ai fait mon apprentissage,
Et si jamais mon coeur s'engage,
A tenter un second naufrage,
Puisse-t-il pour le port au milieu de l'orage,
Ne former tous les jours que d'inutils voeux:
Puisse-t-il soûpirer long-tems pour le rivage
Et ne l'obtenir point que l'age
Ne m'ait fait blanchir les cheveux.

Si celle à qui j'ai fait serment
De l'aimer éternellement,
Veut bien aprés cela me croire,
Qu'elle change parailement:

Il paroit souvent plus de raison dans les bêtes que dans l'homme.

*Un âne pour le moins instruit par la nature
L'instinct qui le guide obeït sans murmure:
Ne va point follement de sa bizarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois,
Sans avoir la raison il marche sur sa route.
L'homme seul qu'elle éclaire en plein jour ne voit goute,
Reglé par ses avis fait tout à contre-tems.
Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.
Tout lui plait, tout le choque et l'oblige;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hazard aime évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, detruit.
Et voit-on, comme lui, les Ours ni les Panthères
S'effraier sottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air!
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête fole
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,

*Mr Despreaux.

Il est plus aisé de se défendre de l'Amour lors qu'on a éprouvé ses peines, que lors qu'on n'a jamais aimé.

*Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas!
Ah! qu'il vous est aisé de dire: n'aimez pas
Quand on connoit l'amour, ses caprices, ses peines.
Quand on sçait comme vous ce que pesent ses chaines
Sage par ses malheurs on méprise aisément
Les douceurs dont il flate un trop credule Amant.
Mais quand on n'a point fait la triste experience
Des jalouses fureurs, des depits de l'absence.
Que pour faire sentir ses redoutables feux
Il ne paroit suivi que des ris et des jeux:
Qu'un coeur résiste mal à son pouvoir supreme!
Que de soins que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime.

*Mad: Deshoulieres.

Avec l'Argent on vient à bout de toutes choses.

*Ce metal precieux, cette fatale pluïe,
Qui vainquit Danaé, peut vaincre l'Univers.
Par lui les grands secrets sont souvent découverts,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il n'essuïe.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous fuïe,
Les plus grandes citez deviennent des deserts,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des enfers,
Enfin tout nous déplait, nous choque, et nous ennuïe.

Il faut pour en avoir ramper comme un lezard.
Pour les plus grands défauts c'est un excellent fard,
Il peut en un moment illustrer la canaille.

Il donne de l'esprit au plus lourd animal.
Il peut forcer un mur, gagner une bataille,
Mais il ne fait ~~et~~ jamais tant de bien que de mal.

* Mad. Deshoulieres.

La beauté est un bien fragile sur lequel il ne faut pas conter beaucoup.

* Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait conter la beauté pour un bien?
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrins qu'elle.
Je scais que sur les coeurs ses droits sont absolus,
Que tant qu'on est belle on fait naitre
Des desirs, des transports et des soins assidus.
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long tems à ne l'être plus.

* Mad. Deshoulieres.

Madrigal.

Amaranthe riche en beauté,
Mais pauvre des biens de fortune,
Demande ses nécessitez,
D'une grace si peu commune,
Qu'il faut à ses attraits qui charmeroient les Dieux
Ou qu'on ouvre la bourse, ou qu'on ferme les yeux.

Chanson
Sur l'air d'Aimable Vainqueur.

Charmant Dieu du vin,
Heureux medecin,
Enfant de Silene,
Calme ma peine,
Bannis mon chagrin,
Eteins la flâme
Dont brule mon ame
Dans ton jus Divin.
Tu peux quand tu veux,
Finir l'esclavage

D'un Amant qui outrage
[Un] sort rigoureux;
[Tu] sçais fléchir,
[Tu] sçais asservir,
[U]ne beauté fiére,
[So]n humeur severe
[Se] laisse adoucir.
[Pa]r ta liqueur
[Cha]grin, peine et misere
[To]ut devient douceur.

Ce que c'est proprement le Jeu.

[*] Deguiser d'un beau nom son ardente avarice,
[P]our un plaisir trompeur accroitre ses ennuis,
[Pa]sser dans les désordres et les jours et les nuits,
[S'e]mporter sans respect sur la moindre caprice,
[E]ntrer dans la fureur presqu'a tous les momens,
[M]êler à chaque mot cent horribles sermens,
[In]voquer des Démons la puissance infernale,
[A]voir le coeur en trouble et le visage en feu,
[Ha]zarder son salut par une ardeur brutale,
[V]oila ce qu'aujourd'hui le monde appelle jeu.

* Mr Despreaux.

Ceux qui s'adonnent au jeu deviennent ordinairement fripons.

[L]es plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse:
[Il] est bon de jöuer un peu,
[M]ais il faut seulement que le jeu nous amuse,
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
[Et] d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
[D']être fort honnête homme et de jöuer gros jeu,
[L]e désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon.
[S]ouvent quoi que l'esprit, quoi que le coeur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

* Mad: Deshoulieres.

Contre les Femmes.

Une jeune et charmante Dame
Me voiant malheureux au jeu,
Me dit en riant depuis peu
Que je serois heureux en femme:
Je repondis avec chaleur

En lui parlant du fond de l'âme,
Que c'étoit avoir du malheur
Meme que d'être heureux en femme. — — — — — —

Epigramme.

* Ami, je voi beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose.
Il y faut penser murement,
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

* Maucroy. — — — — — — — —

Les charmes et les avantages de la solitude.

* Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renômée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir:
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

* Mr Despreaux. — — — — — — — —

Sonnet.

S'éleve qui voudra par force ou par adresse
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour;
Moi je veux sans quitter mon aimable sejour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

La sans crainte des grands, sans crainte et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naitre le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour a tour,
Et dans un long repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens qui composoient mes jours,
Je mourrai chargé d'ans inconnu solitaire.

Qu'un homme est miserable à l'heure du trepas,
Lorsqu'ayant negligé le seul point necessaire,
Il meurt connu de tous et ne se connoit pas. — — — — — —

Que j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux!
On n'y découvre rien qui n'enchante mes yeux,
Et de tous les Palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature;
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.
Je chérirai toujours les retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, et vaste solitude. —

* Molière.

** Je n'aime que la solitude;
Au milieu de la Cour le grand bruit me déplait,
Et le milieu d'une forêt
Où l'on peut sans inquiétude,
Donner carrière à son cerveau
En sottises toujours fertile
Me paroit mille fois plus beau
Que le plus grand Palais de la plus belle ville.
Heureux qui peut dormir sur le bord d'un ruisseau,
Au bruit de l'eau,
Libre des soins fâcheux, qui troublent notre vie:
Sans crainte, sans desirs, et sur tout sans envie.
J'aimerois mieux vivre un seul jour
De cette sorte
Que de passer dix ans au milieu de la Cour. —

** Mr du Trousset.

Divers moyens de rendre la vie heureuse.

* La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine:
Pour m'en tirer facilement
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La justice premierement,
Qui marche toujours rondement,
Et la charité sans laquelle
Elle iroit moins legerement.
La verité, l'independance
N'ayant qu'un simple et leger frein,
Sont au devant et vont bon train
Loin du chemin de l'opulence.
A la volée est la santé,

Qui jointe avec le badinage,
Fait franchir avec gayeté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à desirer
Ni du sort ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi longtems que la voiture. — — — — — — —

* L'Abbé Regnier.

* Heureux qui sans amour voit les charmes des belles,
Heureux qui les aimant en trouve de fideles.
Heureux qui se fait craindre, et n'a point d'ennemis,
Heureux qui les attaque, et qui les voit soumis.
Heureux qui prés des Rois passe une illustre vie,
Heureux qui vit chez soi, sans crainte et sans envie.
Heureux qui sans procés a justement son bien,
Heureux de qui le Juge est un homme de bien.
Heureux qui de grands biens peut faire des largesses,
Heureux qui vit content sans briguer les richesses.
Heureux celui qu'on aime et qu'on louë en tout lieu,
Mais plus heureux encore est celui qui craint Dieu. — — —

* Mr de Cantenac.

* Heureux qui pourroit se regler si bien,
Qu'il ne desirat, ni ne craignit rien.
Mais parcequ'en vain l'humaine foiblesse
Voudroit parvenir à tant de sagesse,
Je tâche d'oter le masque et la feinte
Aux objets trompeurs qui font notre crainte:
Et je m'etudie à me rendre heureux,
Moins en remplissant qu'en bornant mes voeux.
Enfin plein d'ardeur d'apprendre à bien vivre,
De sçavoir que fuir, de sçavoir que suivre;
Je m'applique tout à regler mes moeurs,
A me bien guerir de toutes erreurs,
Et ne craindre rien à mon dernier terme. — — — — —

* L'Abbé Regnier.

Les caracteres des trois principaux états de l'homme pendant sa vie.

Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses moeurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans se caprices
Est promt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Retif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'age vit il plus mur, inspire un air plus sage,
Se pousse auprés des grands, s'intrigue, se menage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,

[...] loin dans le present regarde l'avenir.
[...] viellesse chagrine inlessamment amasse,
[...]rde, non pas pour soi, les tresors qu'elle entasse,
[...]arche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,
[...]ujours plaint le present, et vante le passé,
[...]habile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
[...]ame en eux les douceurs que l'âge lui refuse. ———

La Mort n'epargne personne, et confond les grands et les petits.

Stances.

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde;
[...]a lumiere est un verre, et la faveur une onde,
[...]ue toujours quelque vent empêche de calmer.
[...]uittons ces vanités, lassons-nous de les suivre:
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

[...]n vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
[...]ous passons près des Rois tout le tems de nos vies
[...] souffrir des mepris, et ployer les genoux.
[...] qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

[...]nt-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere
[...]e cette Majesté si pompeuse et si fiere,
[...]nt l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers:
[...] dans ces grands Tombeaux, ou leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

[...] se perdent ces noms de Maitres de la terre,
[...]arbitres de la paix, de foudres de la guerre.
[...]mme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flateurs:
[...] tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs. ———

* Malherbe.

On a beau s'affliger, chacun de nous est homme,
On n'a point pour la mort de dispense de Rome:
Toujours sans dire grace, elle abat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.
Ce superbe animal pour toutes les prieres
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres ——

* Moliere.

* La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, ou le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à-propos;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science,
Qui nous met en repos.
* Malherbe.

* Dure loi de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne respectes point les Heros ni les Rois:
Et comme nous voyons, qu'au sortir de leur source,
Les fleuves les plus grands dressent icy leur course,
Et viennent aussi bien, que les petits ruisseaux,
Perdre au sein de la mer la pompe de leurs eaux:
Ainsi tous les humains quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que soient les sources dont ils sortent,
Par quelques riches lieux que les mene leur cours,
Faisant l'honneur des Rois, le spectacle des Cours,
Se vont rendre à la mort, dont la pente fatale,
Toutes choses confond, toutes choses égale.
Et fait comme un torrent, qui roule dans se flots,
Les esclaves mélez avec les Heros.
Ce monstre impitoyable également moissonne
Et le sec et le verd, sans menager personne,
Et sans distinction de naissance et de rangs,
Elle abat de sa faux les petits et les grands.
Pitoyable moisson! ou tombent en javelles,
Les mortelles grandeurs, et les beautez mortelles!
Ou sceptres, étendars, diadêmes, cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,
En gerbes ramassez, mis dans la sepulture
Sans jamais regermer, s'en vont en pourriture.
La recolte se fait par tout et chaque jour;
La mort regne au Village, elle regne à la Cour:
Et ces lits balustrez, et couronnez d'aigretes,
Ou les soucis rongeans font de nuit leurs retraites,
Ces lambris cizelez, ou les soins font leurs nids,
Ou volent les chagrins comme chauve-souris,

Non plus que les hameaux, n'ont ni portier ni garde,
Qui le droit et le coup de la parque retarde.
Quel spectacle! de voir sur de funestes chars
Les femmes, les maris, les jeunes, les viellards,
Les artisans, les Rois, les charlatans, les sages,
Toute sorte d'états, de sexes, de visages,
Et la mort au dessus, la faux noire a la main
Qui traine en herbe, en graine, en fleur le genre humain.
Quel theatre! de voir dans la cave fatale,
Ou sans ordre, et sans choix, cette moisson s'étale,
Les restes des vivans à monceaux entassez,
Et comme paille seche, au hazard amassez.

* Le P. Le Moine.

Que l'homme connoit peu la mort qu'il apprehende *
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle nait avec lui: sans cesse lui demende
Un tribut dont en vain son orgueil se defend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,
Il perit en détail imperceptiblement:
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en est que l'accomplissement.

Miserable jouët de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des loix
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'ou vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lache, regarde-là sans changer de visage,
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

* Mad: Deshoulieres.

Sonnet.
Pour Etrenne à Philis.

N'esperez point, Philis, avoir de moi d'étrenne,
J'ai perdu le présent que j'avois à donner.
A le chercher long tems, j'ai voulu m'obstiner;
Mais on me l'avoit pris, ma recherche étoit vaine.
Cependant le voleur ne m'a point fait de peine,
Sans y rêver beaucoup, j'ai scû le deviner,
Et dès que de ce vol j'ai pû le soupçonner,
J'ai dit en soupirant! Eh bien, qu'il le retienne.
Je voudrois bien icy pouvoir m'expliquer mieux,
Et qu'il me fût permis de les nommer tous deux;

Mais mon profond respect m'ordonne de me taire.
Je vous dirai pourtant que ce vol, c'est mon cœur,
Après cela je croi qu'il n'est pas nécessaire
De vous dire, Philis, quel en est le voleur.

Satire
Contre le Mariage.

Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse;
En deussai-je souffrir ce dont on me menace,
Deussent tous mes parens me priver de leur bien,
On me veut marier, et je n'en ferai rien.
J'estime mon repos, plus que mon héritage;
Et pour mieux l'assurer, je fuis le mariage.
C'est un lien fatal à notre liberté,
Le plus heureux Epoux est toujours maltraité:
L'hymen avec la joye a tant d'antipathie,
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée et la sortie:
Si l'on en trouve plus, c'est par un cas fortuit.
L'on a cent mauvais jours, pour une bonne nuit,
La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,
Ne vient que de l'espoir qu'on conçoit du veuvage:
Et rien ne doit jamais y faire consentir,
Que pour avoir un jour le plaisir d'en sortir.
Quoi! s'attacher toujours à la meme personne:
Ne la pouvoir quitter, si la mort ne l'ordonne;
Attendre son bonheur d'un funeste trépas;
Et voir incessamment ce qu'on n'aime pas:
Nourrir mille chagrains, mille remords dans l'ame;
Et mourir de dépit de voir vivre une femme.
J'aime trop mon repos pour vouloir m'exposer
A toutes les douleurs qu'un Hymen peut causer.
Un Contrat me déplait, on fait mieux son affaire
Sans l'avis d'un Curé, ni le seing d'un Notaire.
Quand on a prononcé ce malheureux Oüi,
Le plaisir de l'amour est tout évanoüi:
On le perd aussi-tôt qu'on croit la chose düe,
On s'empresse bien plus pour une défendüe,
Et quand le nom d'Amant se change en nom d'Epoux,
L'amour perd aussi-tôt ce qu'elle a de plus doux.
Veut on se faire aimer et se faire caresse,
Qu'on en demeure au nom d'Amant et de Maitresse,
Lorsqu'on fait l'amour on veut toujours se voir,
Et on aime bien plus par choix que par devoir.
Le légitime enfin ne fait point mon affaire,
Et le nom de Mari ne peut me satisfaire:
J'estime cent fois mieux vivre sur le commun,
Que m'aller enrôler sous un joug importun.
Au moins on peut quitter alors que bon nous semble,

Et on n'est pas contraint de demeurer ensemble,
On n'a pas ces Contrats qui peuvent engager,
Et si on n'est pas bien, on peut au moins changer.
A-t'on quelque défaut, on fait tout son possible,
Lorsqu'on fait l'amour, pour le rendre invisible;
Mais est-on marié, on ne se contraint plus,
Et tous ces petits soins passent pour des abus.
On devient négligé dès la premiere année.
C'est une belle fleur qui s'est bien-tôt fanée.
Tous ces ajustemens ne faisoient pas un pli,
Et rendoient en un mot un galant accompli.
Il ne lavoit ses mains qu'avecque de l'eau d'Ange,
Sa perruque et ses gans n'étoient que fleur d'Orange,
Et celui qui n'etoit que Civette et qu'Iris,
Sent maintenant la boüe, au lieu de l'ambre gris,
Il semble avoir toujours mille Procés en tête,
Et ce galant esprit est devenu tout bête;
Il est toujours chagrain, et ne dit pas un mot,
Depuis qu'il a pris femme il est devenu sot:
Aussi quand on en prend on court risque de l'être;
L'Epoux en ce cas-là n'est pas toujours le maitre:
Son pouvoir ne sçauroit éviter le malheur.
Si on ne m'en croit pas, qu'on voye le Vasseur,
Je le puis bien citer, la chose est fort publique,
On sçait qu'il est Cocu par Arrêt authentique.
Damis est comme lui, Colin l'est en secret,
Si je les comptois tous, je n'aurois jamais fait;
Il faudroit remonter jusques au premier homme,
Sçavoir si le Serpent ne le trompa qu'en pomme:
Peut-être le fut il, du moins s'il ne le fut,
C'étoit très facile, et fort peu s'en falut.
Ce n'est pas toute fois que j'en veüille connoitre,
Car s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'être;
Et moi qui ne veux pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage et n'y veux pas songer.

Les Vers suivans nous apprennent ce qui rend la vie heureuse.

Mon fils ecoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de souci, point de procez,
Un feu qu'on n'eteigne jamais;
Assez de bien, acquis sans peine,
Un air aisé, point de Chimene,
Des amis égaux le corps sain,
Etre prudent, sans etre fin,
Peu de devoir, point de querelles,
Peu de viandes mais naturelles,
Une femme de bonne humeur,

Mais au fond pleine de pudeur:
Etre complaisant, et facile,
Un sommeil pas long, mais tranquile,
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la desirer ni la craindre. —

Sur l'Amitié.

Amitié, tout est charmant
Sous ton équitable empire,
On te trouve rarement,
C'est ce que j'y trouve à dire. —

Pour cacher l'Amour.

Sans employer la langue, il est des interpretes,
Qui parlent clairement des atteintes secretes:
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un coeur,
Tout parle dans l'amour, et sur cette matiere
Le moindre jour doit etre une grande lumiere. —

On dit que les vrais amis sont aussi rares que les bons melons.

Les amis de l'heure presente,
Ont la nature du melon,
Il en faut essayer cinquantes,
Avant que d'en trouver un bon. —

La vie de la Cour.

Servir le souverain, ou se donner un Maitre,
Dependre absolument des volontez d'autrui,
Demeurer en des lieux ou on ne voudroit être,
Pour un peu de plaisir souffrir beaucoup d'ennemis,
Ne temoigner jamais ce qu'en son coeur on pense,
Suivre les favoris sans pourtant les aimer,
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'esperence,
Louer tout ce qu'on voit mais ne rien estimer,
Entretenir un grand d'un discours qui le flate,
Rire de voir un chien caresser une chatte.
Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour,
N'avoir pas un ami, bien que chacun on paise,
Etre toujours debout, et jamais à son aise;
Fait voir en abregé, comme on vit à la Cour. —

Contre les Ambitieux.

L'Astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumiere
Vient de terminer sa carriere,

Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extreme
Le dernier an s'est ecoulé,
Celui-ci passera de meme
Sans pouvoir être rappellé.

Tout finit, tout est sans remede
Aux loix du tems assujetti:
Et par l'instant qui lui succede,
Chaque instant est aneanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La meme loi par tout suivie
Nous soumet tous au meme sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pâs vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut les voir finir:
Vivons pour l'instant ou nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment deplorable,
Qui de la fortune amoureux,
Se rend lui meme miserable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des esperances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensez! votre ame se livre
A de tumultueux projects.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a seduit,
Je ne pretend pas me repaitre.
Ma vie est l'instant ou je suis,
Et non l'instant ou je dois être.

Ne laissons point evanoüir
Des biens mis en notre puissance;
Et que l'attente d'en joüir,
N'etouffe point leur joüissance.

Le moment passé n'est plus rien.
L'avenir peut ne jamais être.
Le present est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maitre.

Stances.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès quil respire, il pleure, il crie
Et semble prevoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs.
Un pedant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des chatimens de toute espece.

L'ardente et fougueuse ~~[illegible]~~ jeunesse
Le met encore en pire état.
Des creanciers, une Maitresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'age mûr, autre combat.
L'ambition le sollicite.
Richesses, dignitez, eclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le meprise, on l'evite.
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite
Assiegent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un Medecin s'en rend le maitre.
Il meurt enfin, peu regretté.
C'étoit bien la peine de naitre. ————

Conte Du Pogge.

Un fat partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoitre un peu par usage
Le monde avec ses habitans.
Ce projet peut vous etre utile,
Reprit un rieur ingenu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu. ————

De la Noblesse.

D'Adam nous sommes tous Enfans,
La preuve en est connuë;
Et que tous nos premiers Parens
Ont menés la charuë,
Mais las de travailler enfin:
La terre labourée
L'un a detelé le matin,
L'autre l'aprés dinée. ————

De la Patrie.

Illa mihi Patria est, ubi pascor, non ubi nascor,
Illa ubi sum pastus, non ubi natus eram,
Illa mihi Patria est, mihi quæ Patrimonia præbet.
Hic ubicunque habeo quod satis est, habito. ——————

De la Méchanceté de l'Homme et de ceux qui nous accablent dex Caresses.

Multis annis jam peractis.
Nulla fides est in pactis.
Mel in ore, verba lactis,
Fel in corde, fraus in factis. ——————

De l'Adversité.

Rebus in adversis, facile est contemnere mortem:
Fortius ille et agit qui miser esse nequit. ——————

Du Vin.

Vina bibant homines, animalia cætera fontes:
Absit ab humano pectore potus aquæ. ——————

Fameux Démon de la débauche;
Subtil enchanteur de nos sens;
Objet des plaisirs innocens;
Dont jamais le souci n'approche.
Ami de la bouche et du coeur,
Aimable et superbe vainqueur
Enfant d'un Dieu, brasier humide,

Joie d'une Divinité,
Esprit du feu, flamme liquide,
Viens, rend nous possesseurs de la félicité. — — — — —

De la Conscience.

Un bel esprit en France avoit écrit les vers suivans sur la boutique d'un Libraire de Paris, qui avoit fait imprimer un Traité de la Conscience:

Mais quel profit t'a pû mouvoir
A imprimer la Conscience?
Croi-moi, c'est bien folle dépense,
Car personne n'en veut avoir. — — — — — — — — —

Du faux Brave.

A l'entendre parler de guerre,
Il détruit comme le Tonnerre,
Les tours, montagnes et valons:
Attaquez-le par avanture,
Vous verrez que comme Mercure,
Il a des aîles aux talons. — — — — — — — — —

De la Vue.

Post visum risum, post risum, venit ad actum,
Post tactum factum, post factum poenitet actum. — — —

De la Clemence.

Sit piger ad poenas Princeps, ad praemia velox,
Et doleat quoties cogitur esse ferox. — — — —
Regia, crede mihi, laus est succurrere lapsis. — — —

Du Ris.

Per risum multum poteris cognoscere stultum.

De la Magnificence en habits.

Vir bene vestitus, pro vestibus esse peritus,
Creditur à mille, quamvis idiota sit ille.
Si careat veste, nec sit vestitus honestè,
Nullius est laudis, quamvis sciat omne quod audis.

De la Hollande.

Quand dans ce païs au niveau,
Où la terre en péril, est plus basse que l'eau,
Je vis trente villes rustiques,
Former un seul Etat d'autant des Républiques,
Où chacun est maitre chez soi,
Ce peuple me parut dans ces lieux aquatiques,
Un reste libertin des grenouilles antiques,
Qui ne voulurent point de Roi.

L'Etat est si chargé de dettes,
Et le sujet d'impôts, de tailles et de traites,
Qu'asurément c'est à bon droit
Que le sage Etranger s'étonne,
Que l'un puisse payer tous les ans ce qu'il doit,
Et l'autre fournir ce qu'il donne.

La terre avare à leur égard,
Ne leur a fait aucune part
De ces biens, dont ailleurs on la trouve remplie,

Et cependant ces bonnes gens,
Ont tant fait par leur industrie,
Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre élemens.

Quoiqu'on dise de leurs épouses,
Trop menagéres, trop jalouses,
Parmi les défauts qu'elles ont,
L'amour n'est pas un de leurs vices.
Mais les filles souvent aux amans plus propices,
Sont communément les nourrices,
Des enfans que les femmes font.

Sans fard et sans magnificence,
Contens d'une agréable et simple propreté,
On voit ce qui ne peut ailleurs être imité.
Et qui passe toute créance.
Les richesses sans vanité,
La liberté sans insolence,
La maltote sans pauvreté.

De maudits chariots, invention du Diable,
Sont la voiture abominable,
Où l'on vous roue impunément.
Mais quelle qu'en soit la misére,
Cette torture est nécessaire;
Pour préparer les gens, à souffrir constamment,
L'inévitable barbarie,
Qu'on éprouve infailliblement,
Arrivant à l'Hotellerie.

Chacun y croit ce qu'il lui plait,
Et peut paroître tel qu'il est,
Sans craindre, en s'expliquant, la censure publique,
Et l'exacte soumission,
Au gouvernement politique,
Est la seule religion,
Dont on exige la pratique.

En un mot sans perdre de tems,
En descriptions inutiles,
Rien n'est si joli que les villes,
Et rien n'est si grossier que sont les habitans. —

De l'Indifference.

Jouissons d'une paix profonde,
L'Indifference est le souverain bien.
Un coeur qui ne desire rien,
Possede tous les biens du Monde. —

De l'Affectation.

Saepe scelus coeli Zelus velamine texit.
Religio velum est quod tegit omne scelus. —

De la fermeté dans les Disgraces.

Fide Deo tantum, non hic te deseret unquam.
Omnibus aerumnis, hoc Duce, Victor eris. —

De la Liberalité.

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.

Des Voyages.

Déja nous avons vû le Danube inconstant,
Qui bientôt Catholique et bientôt Protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui comptant enfin pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde,
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement à courir le Monde,
On devient plus homme de bien. — — — — —

De la Guerre.

La guerre sous ses piēds foule toute la terre,
Sa bouche est un brasier, sa voix est un tonnerre,
Chaque doigt de sa main est un Canon bruyant,
Chacun de ses regards, un éclair flamboyant. — — —

Du Tabac.

Doux charme de ma solitude,
Fumante pipe, ardent fourneau,
Qui purge d'humeurs mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude.

Tabac dont mon ame est ravie,
Lorsque je te vois perdre en l'air,
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie.

Je remets dans mon souvenir,
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée,

Et tout d'un coup je m'apperçois,
Que courrant après ta fumée,
Je me perds aussi bien que toi. ———

De la Goute.

Nascitur ex Venere et Baccho solventibus artus
Filia, quæ perdit membra podagra virûm. ———

De la Pauvreté.

Dum dives loquitur, verbum, Salomonis habetur:
Dum pauper loquitur, tunc barbarus esse videtur. ———

Reflections d'un Coeur affligé.

Sors mea dextra Dei, sors ergo nulla nocebit,
Seu bona, seu mala sit, sors mea dextra Dei. ———

Vota meis quoniam mea sunt contraria fatis,
Fata meis etiam video contraria votis. ———

Ferri debet onus quodcunque est ferre necessum,
Qui jacet invitus, durius ille jacet. ———

Du Tems.

Le tems m'a demandé de cette vie le compte,
Je lui ai répondu le compte veut du tems:
Car qui sans rendre compte a tant perdu de tems,
Comment peut-il sans tems en rendre un si grand compte.

Le tems m'a refusé de differer le compte,
En disant que mon compte a refusé le tems,
Et que n'ayant pas fait mon compte dans le tems,
Je veux en vain du tems pour bien rendre mon compte.

O Dieu! quel compte peut nombrer un si grand tems,
Et quel tems peut suffire à faire un si grand compte.
Vivant sans rendre compte j'ai négligé le tems:

Hélas! pressé du tems et oppressé du compte,
Je meurs, et ne sçaurois rendre compte du tems,
Puisque le tems perdu ne peut entrer en compte. — — —

De la Medecine.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria: mens hilaris, requies moderata, diæta. — — —

De l'Honneur.

L'honneur est comme une Isle escarpée et sans bords,
On n'y peut plus entrer dès qu'on en est dehors. — — —

Du Hableur.

Tout homme qui parle tant,
Et cherche en vain l'art de plaire,
Seroit plus divertissant,
S'il sçavoit l'art de se taire. — — —

De la Repentance Tardive.

Je ne le sçai que trop; dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente échauffant nos desirs,
Nous rend si propres aux plaisirs
Il est mal aisé d'être sage.

Cependant malgré tant d'attraits
On ne le peut trop dire & le faire connoître,
C'est dans ce tems-là qu'il faut l'être
Où l'on court grand danger de ne l'être jamais.

Il n'est pas vrai que la vieillesse
Raméne chez nous le bon sens,
Ce que l'on y voit de sagesse,
N'est que l'effet de la foiblesse,
Qui rend ces desirs impuissants.

En vain elle paroît renoncer aux délices,
Qui firent autrefois son crime ou son erreur.
Rendez à tous ses sens leur premiére vigueur,
Vous verrez aussi-tôt revivre tous ses vices.

C'est à tort qu'un vieux débauché
Sur quelque vains regrets fonde son espérance
Ces remords dont il est touché,
N'est qu'une fausse pénitence,
Qui sans expier son offence,
Ne sert qu'à punir son péché.

Donc les pleurs qu'on lui voit répandre,
Ne sont point pour les crimes qu'il peut avoir comm
Qui sçait s'il se repent des plaisirs qu'il a pris,
Ou s'il regrette ceux qu'il ne sçauroit plus prendre?

Le pêcheur qui tranquilement,
Attend à revenir de son égarement,
Qu'il soit au bout de sa carriére,
Se trompe malheureusement,
C'est une grace singuliére,
Que Dieu ne fait que rarement.

De la coutume de Louer
tout ce qu'on voit, ou que
l'on entend.

Celui qui sans discernement,
Adresse à tous venans, les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne.

Des Charges Venales.

Divitias et opes HON lingua Hebraea vocavit:
Gallica Gens aurum Or, indèque venit HONOR.

Du tort qu'on a de souhaiter
d'être Heureux.

Passibus ambiguis fortuna volubilis errat,
Et manet in nullo certa tenaxque loco.

Voici des beaux vers François
sur le même sujet.

C'est toi fortune inconstante,
Flatteuse Divinité,
Qui pour remplir notre attente,
Charmes notre vanité.
Menteuse dans tes promesses,
Injuste dans tes largesses,
Terrible dans tes revers,
Est-il un jour qui finisse,
Sans nous montrer ton caprice,
Par mille exemples divers.

De la Depense.

La Fortune, qui me maltraite
Ne bornera jamais son cours,
Des araignées tous les jours,
Font leur toile dans ma pochette.
Ma garderobe est déja nette:
Je n'ai plus d'habits de velour,
Mes chevaux ressemblent des ours,
Et mon carosse une charette.
Mes laquais tirent à la fin,
Et ce qui restoit de mon train
A pris congé pour récompence;
Et n'étoit ceux, à qui je doi:
Il ne seroit point d'homme en France,
Qui soit moins visité que moi.

L'Age Change le Gout.

Quand la pipe à la bouche assis sur une chaise,
Mon esprit contemple à son aise,
Des mondains égarés les momens les plus doux:
Quand je vois de plaisirs leur pauvre ame enivrée,
Je dis, helas! tout comme nous,
Ils se repaissent de fumée.

Un autre.

Daphnis, ne pensons plus aux grandeurs de la terre,
Combattons desormais d'une mortelle guerre,
Toutes les passions que la raison défend.
Changeons les soins du monde en des soins plus utiles:

La fortune et l'amour à vaincre sont faciles,
L'une n'est qu'une femme, et l'autre qu'un enfant.

De la decouverte des Lettres.

C'est de là que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole, et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Un autre.

Emprisonner le tems dans sa course volante,
Graver sur le papier l'usage de la voix,
Tirer d'un vers l'éclat et l'ornement des Rois;
Rendre par les couleurs une voix très-parlante;

Donner au corps de Bronze une ame foudroyante,
Sur les cordes d'un Luth faire parler les doigts
Sçavoir aprivoiser jusqu'aux monstres des bois,
Brûler avec un verre ville flottante;

Fabriquer l'univers d'atômes assemblés,
Lire du Firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau Soleil dans le monde chimique;

Dompter l'orgueil des flots, et pénétrer par tout,
Assujettir l'enfer dans un cercle magique,
C'est ce qu'entreprend l'homme, et dont il vient à bout.

De L'Argent.

L'Argent chez les mortels est le souverain bien,
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose:
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose;
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

De la Jeunesse.

Dans le tems de la Jeunesse
On n'aime que les plaisirs;
Dans un age plus mûr, même dans la vieillesse
Par d'autres passions on se laisse saisir.
Ainsi donc de songe en songe,
Esclave de l'erreur, esclave du mensonge,
On arrive au dernier moment.
Peut-être touchons-nous à ce moment funeste:
Employons le tems qui nous reste
A reparer celui de notre aveuglement. — — — —

De la Pauvreté.

La pauvreté fait peur, mais elle a ses plaisirs;
Je sçais bien qu'elle éloigne, aussi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive,
Dont les jeux, les festins remplissent les desirs:
Cependant, quoiqu'elle ait de honteux et de rude,
Pour ceux qui à ces revers la fortune a soumis,
Au moins dans leur malheur, ont ils la certitude
De n'avoir que des vrais amis. — — — —

Des choses qu'un homme sage a soin d'eviter.

Si tu es sage, garde-toi bien de la haine d'un Théologien,
De l'épée d'un Gentilhomme, et de la plume d'un Ecrivain.

De la Justice.

Quid faciunt leges, ubi sola pecunia regnat,
Atque ubi paupertas vincere nulla potest? —

D'un Pauvre Philosophe.

Cher ami, toi qui n'a ni valet, ni servante,
Ni terres, ni maison, ni prés, ni bien, ni rente,
Tu vis agréablement.

Tu dois à ton destin donner mille loüanges,
Tu dors tranquilement,
Sans craindre que la nuit le feu prenne à tes granges.
Je te trouve assez heureux,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Tu ne crains, ni procès, ni grêle, ni tonnerre,
Tu n'a point d'embarras, tu loges où tu peus,
Ton ventre est toujours en haleine,
Tes dents briseroient les cailloux,
Tu pourrois vivre un siècle entier,
Sans craindre le poison d'un avide héritier,
Ni le trop d'embonpoint, ni trop de bonne-chère,
Ne nuisent point à ta santé:
Ne peste donc point tant contre la pauvreté.

Des Vanités du Monde.

Je compte pour rien les trésors
Que l'Inde étale sur ses bords
Aux voeux de l'avarice humaine.
Les grandeurs qui font parmi nous,
Tant d'amans et tant de jaloux,
Je les compte pour chose vaine:
Je compte enfin pour un malheur,
Tout ce qu'on acquiert avec peine.
Qu'on possède en tremblant, qu'on perd avec douleur.

De la Langue.

Tu dis toujours du mal de moi,
Je dis toujours du bien de toi,
Tirsis, quel malheur est le notre,
On ne nous croit ni l'un, ni l'autre.

